

## Vinciane Despret: Animal et humain, d'individu à individu

*La relation qui lie l'éthologue et l'animal observé se révèle riche de science. Car les primates, les corbeaux ou les rats interagissent avec le terrain de l'observation et les hommes qui la conduisent. L'animal en sort transformé. L'expérience aussi.*

Vinciane Despret est philosophe et psychologue. Elle travaille au département de philosophie de l'université de Liège et enseigne l'éthologie des sociétés animales à l'université libre de Bruxelles. Elle a notamment publié, dans le domaine de l'éthologie, *Naissance d'une théorie éthologique. La danse du cratérope écaillé*. Dans celui de la psychologie humaine et animale, *Ces émotions qui nous fabriquent*, et *Hans, le cheval qui savait compter*.

**La Recherche : Vous vous intéressez aux chercheurs qui s'intéressent aux animaux. Est-ce pour parler des animaux ou pour parler de la science ?**

**Vinciane Despret :** Je parle du lien qui attache le chercheur à son objet. Je parle des pratiques scientifiques plutôt que de la science. Les savoirs sont issus de pratiques qui font que les animaux apparaissent sous de multiples visages au fil des méthodes et des présupposés d'observation. Aujourd'hui, par exemple, de plus en plus de scientifiques s'autorisent à les approcher dans une relation, étroite et individuelle, à l'encontre de l'expérimentation classique. C'est vrai pour les primates, dont on a édité récemment un recueil de portraits, mais aussi pour les dauphins, les babouins, les loups, les ours, les corbeaux, les rats et bien d'autres. Et dans ces conditions, tous ces animaux produisent des comportements dont on ne les croyait pas capables. Du coup, on retrouve souvent des savoirs proches de ceux qu'ont pu produire des dresseurs, des éleveurs ou des gardiens de zoo.

**Pourquoi l'éthologie a-t-elle fait l'impasse sur ces savoirs de terrain ?**

Une bonne part de l'éthologie, et la psychologie animale encore plus, a choisi de considérer la relation comme un phénomène parasite à éradiquer. Il y a à cela des motivations intellectuelles, comme la volonté de suivre le modèle expérimental instauré en physique, mais aussi celle de s'écarter des savoirs amateurs. En psychologie humaine, le savoir des amateurs est envahissant - car chacun peut revendiquer des théories sur son propre comportement. On a donc instauré le régime de la « réaction », cette forme de réponse purifiée qui ne laisse aucune place à la manière dont les sujets interprètent la situation dans laquelle ils se trouvent. L'asymétrie entre l'expérimentateur et le sujet est totale. En psychologie animale, professionnaliser la démarche passe aussi par l'étude des « réactions », et l'effet d'une telle position est de réduire l'éventail des comportements de l'animal. La réaction est à la fois une condition et un effet de l'expérimentation, où tout ce qui pourrait relever de l'influence doit être écarté.

**Pourtant, l'influence a été étudiée en laboratoire, notamment par le psychologue Robert Rosenthal. N'a-t-il pas montré que la performance des rats dans un labyrinthe est meilleure lorsque les expérimentateurs sont persuadés d'avoir affaire à des rats « doués » ?**

Précisément, Rosenthal dénonce cet effet comme un parasite à éliminer. Il vise une situation idéale où le rat ne serait pas influencé, quitte à utiliser des robots en guise d'expérimentateurs. Ce qu'il oublie, c'est que dans l'environnement artificiel et entièrement humain qu'est un laboratoire, l'absence de relation est aussi une forme de relation, qui influence nécessairement le rat. Pour savoir ce qu'est le rat en dehors de toute influence humaine, il faudrait tout simplement... ne pas l'observer. Les éthologistes ont commencé à se montrer intéressants, à mes yeux, quand ils ont

commencé à tenir compte de cette limite. Dès que l'on pense l'observateur, on repense l'observation. Et on comprend aujourd'hui que beaucoup de comportements animaux, même en liberté, ont été liés à la présence active du chercheur. Par exemple, lorsqu'on nourrit les animaux pour qu'ils s'approchent et se laissent observer, on induit des comportements de rivalité. A l'inverse, lorsqu'on pratique l'habituation, c'est-à-dire l'observation dans une très grande proximité avec l'animal, on empêche d'autres comportements, comme ceux liés à l'évitement des prédateurs, les stratégies de surveillance et d'entraide, puisque la présence des hommes chasse les prédateurs.

### **Serait-il impossible d'observer autre chose que ce que l'on induit ?**

On pourrait dire cela, oui, par définition de ce que c'est d'être un observateur, c'est-à-dire d'être là. Mais l'animal est là lui aussi. Il répond à la situation. Les babouins nourris chichement sont effectivement agressifs et hiérarchisés. Mais quand on les approche autrement, ils se comportent différemment. Lorsque des primatologues, surtout des femmes, ont observé des singes à travers de longues périodes d'habituation, où elles vivaient près d'eux sans les nourrir, elles ont décrit des troupes sans hiérarchie, paisibles, dont les femelles sont le noyau et plus les mâles, et qui présentent des comportements sociaux sophistiqués.

### **N'est-ce pas le fait d'être une femme qui conduit à voir la sociabilité plutôt que l'agressivité ?**

Voilà un argument type d'un certain constructivisme, qui explique les différences de terrain par les différences de regard. Mais ce serait trop simple. Il faut plutôt interroger ce qui s'est passé dans les premières années de la primatologie. A l'époque, les femmes n'avaient pas de possibilité de carrière universitaire. Elles n'avaient d'autre choix que de « faire du terrain », aussi longtemps que les bourses le leur permettaient. Thelma Rowell est restée cinq ans dans la forêt d'Ishasha, son premier terrain pour l'étude des babouins. Les hommes, eux, ne passaient que peu de temps, étant donné leurs possibilités de carrière. Les femmes pratiquaient donc l'habituation, là où les hommes devaient appâter les animaux... provoquant conflits, compétition et hiérarchie. Hommes et femmes, on le comprend, vont donc décrire des singes très différents, non par différence de nature, mais par différence de pratique.

### **Où vous situez-vous entre réalisme et constructivisme ?**

Je ne crois pas aux théories qui postulent l'existence d'une réalité « vraie » qu'il s'agirait de découvrir. Je ne crois pas non plus au constructivisme radical qui nie tout accès au réel. Je pense qu'une recherche intéressante est une recherche sur les bons dispositifs. La primatologue Thelma Rowell a réuni des conditions telles que les babouins ont exhibé un répertoire d'aptitudes plus large que tout ce qu'on avait vu précédemment. Plus tard, elle a appliqué la même attention à l'étude des moutons. Ceux-ci avaient été très peu étudiés, sauf pendant la période des accouplements (un mois par an), où l'on avait observé une structure sociale simple fondée sur la compétition sexuelle. Personne n'avait jamais passé son temps à les regarder aux jumelles pendant les onze mois où ils broutent. Thelma Rowell l'a fait. Elle a observé une vie sociale riche et complexe, des liens d'amitié, des comportements de réconciliation... Son dispositif était meilleur.

### **Et en laboratoire ou en captivité, est-il possible d'imaginer un « bon » dispositif ?**

Oui, si l'on accepte d'abandonner le fantasme d'objectivité à la Rosenthal. Quand John Fentress élève lui-même des louveteaux, ou quand Gordon Burghardt élève des oursons, ils en apprennent long et ils se sont engagés dans un lien avec eux. Même chose pour l'apprentissage du langage chez les primates. Un chimpanzé qui utilise le langage des signes, c'est le résultat de cinq ans de cohabitation et de relation entre l'expérimentateur et son « élève ». Alors ce qui émerge là, peut-on dire que c'est une réalité qui préexistait ? Je ne crois pas. Je préfère parler de coexistence ou de coproduction. Le dispositif a transformé le singe, comme, d'ailleurs, il a transformé l'homme. Non seulement il y a influence, mais elle est cultivée, elle est mutuelle, et elle est productrice d'une nouvelle réalité. Du coup, le répertoire des aptitudes observées chez les animaux n'est pas

seulement plus large, comme dans le cas des moutons, il est carrément inédit.

On est toujours dans une lecture constructiviste mais, vous le voyez, ce n'est plus une question de regard. La réalité ne se construit pas « sur le dos » d'un être passif, par un être actif et prisonnier de sa subjectivité. Elle se construit par la relation entre deux êtres actifs, et qui s'activent mutuellement.

### **Mais la réalité qui émerge au bout d'une relation de cinq ans, est-elle généralisable au sens scientifique classique ?**

Probablement pas. Seuls quelques chimpanzés particulièrement « doués » atteignent un niveau de langage intéressant. Et seuls quelques expérimentateurs, particulièrement « doués » eux aussi, parviennent à obtenir ce niveau de certains singes. Alors qu'a-t-on appris sur les chimpanzés ? Rien de généralisable. Mais la science n'est-elle qu'une machine à produire des lois générales ? Ce serait plutôt le propre de certaines sciences, les sciences du non-vivant. Dès qu'on étudie des êtres, on est confronté à leurs particularités. « Nous n'avons pas trouvé de règles simples et universelles », dit Fentress à propos des loups. « Chaque loup est unique ». Bernd Heinrich affirme que les corbeaux qu'il observe détruisent toutes ses généralisations. Il faut l'accepter. Ce qui est intéressant, dans les expériences en éthologie, ce ne sont pas les généralisations sur les objets, mais les généralisations sur les dispositifs.

Prenons un cas précis. Irène Pepperberg veut apprendre à parler à un perroquet gris du Gabon. Dans un dispositif classique par conditionnement (récompense, punition), aucun perroquet gris n'a jamais appris à parler. Mais elle tente autre chose. Le perroquet gris, a-t-elle observé, est très sensible à la rivalité. Elle installe donc une mise en scène où elle fait semblant d'apprendre des mots à un complice humain, dans la pièce où se trouve le perroquet Alex. Au bout d'un temps, le perroquet se met à intervenir pour répondre avant l'élève. Irène Pepperberg n'a pas éradiqué l'influence, au contraire, elle mise sur la jalousie du perroquet. Et ensuite, elle donne au perroquet un pouvoir de contrôle. Il peut refuser la cacahuète et demander une promenade à la place. Voilà un dispositif qui ouvre sur une question plus qu'intéressante : le vouloir des animaux.

### **Mais que peut vouloir un perroquet ?**

De la relation, par exemple. Au cours de l'apprentissage, le perroquet comprend qu'en parlant on peut influencer les autres : on peut les contenter, les contrarier, ou obtenir qu'ils fassent certaines choses. L'expérience montre que le perroquet est intéressé par le fait d'influencer les autres, et que cet intérêt le motive à parler, là où le conditionnement échouait.

Et surtout, la question est d'autant plus pertinente que le dispositif pourrait précisément modifier les intérêts de l'animal. Le chimpanzé qui a vécu pendant cinq ans dans une relation étroite avec l'homme, est-il encore le même chimpanzé qu'au début ? Après avoir appris comment demander et refuser toute une série de choses qu'il ne connaissait même pas, peut-il encore « vouloir » la même chose ? Et Alex n'est-il pas devenu un perroquet tout à fait singulier ? Sa réalité n'est pas indépendante ni préexistante au dispositif. Irène Pepperberg a créé dans une certaine mesure un être nouveau. Ainsi que cela se passe dans toute relation qui transforme les êtres. Il faut nous intéresser à la façon dont la réalité se transforme et se fabrique dans chaque relation. Au lieu de demander au sujet ce qu'il est, il faut lui demander ce qu'il est devenu en interagissant avec vous. Voilà, par exemple, ce que j'appellerais une généralité sur les bons dispositifs.

### **Cela veut dire qu'il faut toujours inclure la discussion du dispositif dans l'analyse des résultats ?**

Oui, c'est un bon réflexe pour produire des résultats qui gardent la pertinence du lieu de production. Revenons un instant à la psychologie humaine. Il y a quelques années, j'ai reproduit dans un but pédagogique une expérience classique sur les émotions. Des sujets visionnent des images tout en écoutant leur rythme cardiaque sur haut-parleur. Plus tard, on leur demande de choisir quatre ou cinq de ces images, et ils choisissent préférentiellement celles qui ont provoqué l'accélération de leur pouls. Sauf qu'il y avait un piège : le pouls qu'ils ont entendu était un enregistrement, et donc ils se sont laissés influencer par la suggestion d'une émotion qui n'était

pas la leur. Avec la collaboration d'Isabelle Stengers, nous avons reproduit ce protocole et obtenu des résultats congruents avec l'expérience originale. Mais quinze jours plus tard, nous avons réinterrogé les sujets en discussion libre. Surprise : ils avaient tous compris que le pouls était enregistré ! Et ils n'imaginaient pas que nous serions naïfs assez pour croire le contraire ! Dans ces conditions, l'expérience prenait un tout autre sens, et il est devenu très intéressant d'écouter les interprétations des sujets. Il fallait quitter la perspective d'avoir « révélé ce que les gens sont » pour explorer avec eux comment ils avaient traversé une expérience inhabituelle. On voit ici en quoi la réponse des sujets est bien plus riche et plus intéressante que leur réaction. Ils engagent leur être, le transforment, et peuvent en parler si on le leur demande.

Les animaux, eux aussi, s'engagent dans l'expérience et dans la relation que nous leur proposons, même s'ils ne peuvent pas l'exprimer. A nous de trouver les dispositifs qui permettent d'entendre leurs réponses.

### **Est-ce à dire qu'il faut les considérer comme des personnes ?**

En un certain sens, oui, du moins ceux pour qui cette manière de s'adresser à eux fait sens, car le début du « devenir une personne » passe par le fait d'être perçu comme distinct des autres et capable de relations personnelles. Certains éleveurs et dresseurs ont depuis longtemps ce type de rapport-là avec les animaux. A la question « Pourquoi les dresseurs parlent-ils à leurs animaux ? » la dresseuse Vicky Hearne répond : « Pour se rappeler qu'il y a quelqu'un à l'intérieur » . Et les scientifiques, aujourd'hui, constatent qu'il y a beaucoup plus à apprendre en s'adressant à Alex, Kit, Kate, Washoe ou Kanzi qu'en s'adressant à l'animal indifférencié. Ce n'est donc pas un hasard si aujourd'hui paraît un album sur les primates où l'on voit des portraits de Wattana, Victoria, Alina, etc.

En septembre 2007, pour la réouverture de la Grande Halle à La Villette, se prépare une grande exposition sur les relations entre les hommes et les animaux dont j'écris le scénario. Notre axe directeur sera de montrer comment les relations concrètes transforment les uns comme les autres, dans tous les contextes possibles où ils entrent en relation.

Propos recueillis par Elisa Brune

- Pascal Picq, Dominique Lestel, Vinciane Despret, Chris Herzfeld, *Les Grands Singes : L'humanité au fond des yeux*, Odile Jacob, 2006  
Thelma Rowell, *The social behaviour of monkeys*, Penguin, 1972  
Thelma Rowell, *A few Peculiar Primates*, in S. Strum et L. Fedigan, *Primate Encounters: Models of Science, Gender and Society*, University of Chicago Press, 2000  
J. Fentress, *The covalent animal : on Bond and their Boundaries in Behavioral Research*, in H. Davis et D. Balfour, *The Inevitable Bond: Examining Scientist-animal Interaction*, Cambridge University Press, p.27-44, 1992  
G. Burghardt, *Human-bear Bonding in Research on Black Bear Behavior*, in H. Davis et D. Balfour, *The Inevitable Bond: Examining Scientist-animal Interaction*, Cambridge University Press, p.365-383, 1992  
B. Heinrich, *Mind of the Raven*, Harper Collins (New York), 2000  
I. Pepperberg, *The Alex studies: Cognitive and Communicative abilities of Grey Parrot*, Harvard University Press, 2002  
V. Hearne, *Animal Happiness*, Harper Collins (New York), 1994